DE LA FEMME

A L'ORIGINE DES SOCIÉTÉS.

Il nous arrive souvent, à nous pauvres habitans blasés des grandes villes, de rêver un beau ciel, une mer immense, une savane qui se déroule à l'horizon, une vaste forêt parée de lianes et de magnolias, et, il faut le dire, presque toujours ce rêve est bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu Atala. Puis, au milieu de ces solitudes, sous des palmiers gracieusement inclinés, frémissant au souffle du soir, une jeune fille apparaît, gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert ; un diadème de plumes entoure son front ; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile : une pagne ondule doucement au dessous de son sein ; c'est à grand'-peine que l'imagination artiste du jeune homme, consent à colorer d'une teinte ardente cette belle créature du monde primitif. Après tout, ceci est un rêve fort innocent et un peu moins niais, peut-être, que ceux inspirés par les fades amours des pasteurs du Lignon. Il y a tant de poésie dans les grandes forêts !

Hélas! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert ; elle était nue, en effet, et elle n'avait nul souci de sa nudité; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse, et sillonnées par les blessures que vous font les herbes tranchantes des forêts. Si la fatigue avait été plus forte que la jeunesse, ses formes

étaient flétries. Des couches de bleu, de vermillon, d'orangé, appliquées bizarrement, couvraient ses bras et son sein. Il y avait dans l'expression de sa figure plus d'abattement que de résignation. L'ardeur de son regard était tempérée par un cercle bleu de *genipa*, grossièrement tracé autour de l'œil, et assez semblable aux marques qu'imprime un poing brutal sur quelques misérables créatures de nos villes. Pour pendans d'oreilles, on voyait battre le long de ses joues deux rouelles de bois léger presque aussi artistement travaillées que deux dames de trictrac. On pouvait bien dire, sans la métaphore obligée, que sa bouche offrait aux regards deux rangées de perles; mais, hélas! au moyen d'une incision faite au temps de son enfance, elle avait enchâssé dans sa lèvre inférieure le gracieux ornement qui ornait ses oreilles. Enfin, s'il faut tout vous avouer, elle faisait sa coiffure d'un vieux chapeau de matelot!... Et, pour ne rien dissimuler, j'ajouterai qu'elle aimait par dessus toutes choses l'eau-de-vie de cannes; après l'eau-de-vie, le bonheur de dormir sur le sable, quand son mari n'avait pas tué à quelques lieues de là, un tapir ou un pécari qu'il fallait aller chercher au milieu des épines, des herbes tranchantes, des insectes piqueurs, et qu'il fallait trouver surtout sous peine de mourir de faim, et d'être battue, car le maître de la création avait assez de sa journée, et prétendait, à son tour, se reposer longuement et manger à loisir. Hélas! je l'ai vue prête à enfanter dans la solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait, et, faut-il vous le dire, femmes des villes, ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du sauvage, par la nécessité d'une fuite rapide au milieu des forêts où l'enfant embarrasse la tribu, et où, chose horrible, l'ardent amour d'une mère ne peut pas toujours le conserver. Comprenez-vous ce mot et les effroyables tourmens de la solitude!

J'ai vu la compagne de l'homme des forêts, appartenant à une race sauvage parmi les sauvages; je l'ai vue, dis-je, harassée sous le poids d'un fardeau qui aurait écrasé une bête

de somme, ou creusant la terre pour planter quelques tiges de manioc, quelques grains de maïs, qu'elle abandonnait au Dieu qui soigne les moissons du désert, incertaine toutefois de recueillir le fruit de son labeur, ignorant si le maître ne la conduirait pas au loin, et si elle reverrait jamais les lieux qu'elle allait abandonner. Eh bien, toute déchue que semblait être cette pauvre créature, toute accablée qu'elle était en effet par la domination du maître, dans un sourire de tendresse qu'elle adressait à son pauvre enfant, dans les larmes qu'elle répandait sur une tombe de terre, dans un mot doux et caressant que lui inspirait la pitié pour l'étranger, vous eussiez retrouvé tout à coup la femme et sa noble mission, mission qui passe méconnue à travers les siècles de barbarie, pour conduire ensuite le monde à de meilleures destinées. Si bien qu'au milieu de ces grandes forêts, sous ces voûtes immenses où la brise disperse tant de parfums inconnus, où le jour fugitif découvre tant de mystérieuses splendeurs, la voix basse et triste d'une femme américaine entendue inopinément, vous fait songer en même temps à mille douleurs et à mille espérances, c'est à la fois une accusation des temps passés, et comme un écho de l'avenir. Ah ! sans doute, toute poésie n'est pas refusée à celui qui essaiera de peindre la femme dans les forêts ; il y a en elle l'indicible poésie du cœur, qui ne s'explique pas et qui domine l'univers, qui se glisse mystérieusement dans l'humanité et qui l'entoure d'amour, pour que jamais et dans ses plus grands maux elle ne se trouve point sans consolations.

Bien souvent il arrive au voyageur de rencontrer dans les forêts une femme nue, à la peau bronzée, à la chevelure noire et flottante, assise sur le bord d'un fleuve, tressant, avec l'admirable patience des sauvages, une petite corbeille de lianes, empennant une flèche, ou tissant un filet de beaux fils de coton ou de macauba (1) teints dans la couleur éclatante du rocou, et ne perdant point, dans ses travaux, cet instinct

[1] Filamens tirés d'un palmier.

de poésie qui donne à la femme un amour inné pour les fleurs. Vous la voyez arracher de longues tiges de bauhinia, en respirer le parfum et s'entourer de ses fleurs azurées; puis elle reprend son travail qu'elle abandonne tout à coup pour écouter le chant du macauhan, l'oiseau triste qui parle des ancêtres morts il y a longues années, et des petits enfans qui ont nouvellement quitté la terre. Bientôt vous la voyez tomber dans une rêverie si triste, si profonde, qu'une heure entière, elle la passe, la tête dans ses mains, comme rongée de ces douleurs morales qui semblent s'accroître avec la civilisation, et dont certainement les sauvages ne connaissent pas l'étendue infinie. Ils ont bien assez de leurs maux.

En contemplant la morne attitude de cette pauvre femme américaine, vous ne pouvez vous empêcher de songer à ses semblables sur toute l'étendue de la terre, aux femmes vêtues comme elle d'innocence, errantes comme elle dans les campagnes désolées, dans les grandes forêts. Pour moi, j'ai pensé souvent à ces misérables créatures comme filles, épouses et mères. C'est en vérité à fendre le cœur de pitié, si l'on ne songe point aux compensations que la civilisation promet à la compagne de l'homme, qu'elle tiendra, mais qu'elle n'a pas encore tenues... Voici donc quelques souvenirs.

Malgré la variété des climats et des races, la vie du sauvage, qu'il soit chasseur ou nomade, qu'il habite la Nouvelle-Zélande ou le Brésil, l'Australie ou l'Amérique du Nord, a quelques points de ressemblance absolue (surtout dans ce qui regarde la condition des femmes), comme les peuples civilisés ont une analogie indépendante des nuances de nationalité! Partout on vend la femme et on l'achète : rarement la jeune fille des forêts connaît-elle de riantes amours et les illusions des fraîches années. Cela arrive tout au plus dans les belles campagnes de la Floride ou dans les délicieuses solitudes de l'Océanie, où une mollesse naïve a deviné quelques mystères de l'amour. La plaie de nos sociétés se trouve donc dans le monde enfant! Chez la plupart des peuplades, la femme la plus belle est offerte au plus riche. La prétendue liberté de

l'homme primitif ne lui est jamais dévolue. Commet-elle une faute ? elle a épousé son juge et son bourreau. Mais bien plus : souvent, comme chez les Tupinambas, son sort est décidé dès l'enfance, elle a son maître en naissant.

Ceci a quelque chose d'analogue parmi nous ; mais savez-vous une distinction de servitude et d'abaissement moral qui n'en a point? Dans un grand nombre de tribus américaines la femme a un langage à part ; elle ne peut et ne doit pas s'exprimer comme celui dont elle est la compagne.

A la Nouvelle-Hollande, terre malheureuse, terre sans moissons et sans fruits, dont le sauvage incendie les forêts, comme s'il voulait se venger de la stérile beauté d'une nature inflexible, l'homme n'a que des amours sanglantes. Il ne se marie point dans sa tribu ; c'est une massue à la main qu'il va chercher celle qui perpétuera sa race farouche. Aussi la prend il parmi une nation ennemie. C'est une esclave qu'il veut soumettre à tous les caprices de sa cruauté, et non pas une compagne qu'il va choisir. Le croiriez-vous si vingt relations ne l'attestaient ; il attend derrière un arbre que quelque jeune fille passe solitaire; il s'élance sur sa victime, la frappe à coups redoublés, le sang jaillit, elle tombe : c'est sa femme, c'est sa proie, il l'emporte, il rugit de joie : il a une compagne selon ses veux ; mais malheur à elle si elle regrette trop longtemps sa mère et ses sœurs !...

Dans les îles gracieuses de la mer du Sud, dans ces contrées de meurtre et de volupté, où les philosophes du dix-huitième siècle ont placé le sauvage par excellence pour l'entourer d'un prétendu bonheur, et surtout pour le faire servir à leurs systèmes de fantaisie, il a fallu l'inflexible volonté d'un chef, qu'on appelait le Bonaparte de la mer du Sud, pour donner à la femme le droit de manger avec les hommes. Tamehamea, avec son instinct sauvage de grand législateur, a senti que là était le grand obstacle à surmonter, et qu'en dépit des révolutions, il fallait le franchir ; il l'a franchi : ces peuples vont se civiliser.

Mais tant d'humiliations, tant de misères, tant de sanglans

outrages, tout cela n'est rien, non, tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire ; j'en appelle aux mères, et elles répondront quand elles auront lu ce que rapporte le plus célèbre de nos voyageurs.

Une pauvre femme des forêts de l'Orénoque met-elle au monde un enfant contrefait, elle qui saurait si bien lui rendre par son amour ce que lui a refusé la nature, elle qui a déjà tant souffert, va souffrir une douleur sans nom : l'enfant est détruit sans pitié !... Le sauvage n'ose s'avouer à lui-même son attentat ; contraint de dire au voyageur ce qu'il a fait de son enfant, il n'ose répondre; et s'il répond, c'est pour chercher à se cacher à lui-même son crime et sa douleur ; il vous dira alors :

« Le pauvre *mur* ne pouvait nous suivre ; il aurait fallu l'at-
« tendre à chaque instant dans la forêt; on ne l'a pas revu,
« et il n'est pas venu coucher où nous passâmes la nuit. »

Et la pauvre mère, elle sait bien, elle, ce que signifient ces paroles qui contiennent un sanglant mystère !... Les larmes silencieuses qui coulent le long de ses joues le disent assez.

On le verra bien, c'est à traits rapides que j'essaie de peindre de telles misères ; je me contente de rappeler les grandes douleurs que peut sentir un cœur de femme ; j'emprunte une grande calamité à chaque peuple : si j'entrais dans les chagrins vulgaires de la vie domestique, de longues pages ne me suffiraient pas.

C'est ce qu'il y a de déplorable dans une telle condition, qui a fait supposer à M. de Humboldt que quelques femmes, lasses de tant d'infortune et de tant d'esclavage, ont bien pu former des espèces de sociétés d'amazones dans les déserts que baigne le grand fleuve américain.

Il résulte de tant de maux accumulés, que la femme, chez plusieurs nations, semble perdre ses véritables attributs, et qu'elle prend même un caractère de cruauté plus terrible que celui des hommes, qui trouve du moins son excuse dans le souvenir des combats. Ainsi, les femmes Tamoyos, Cahètes et Tupinambas étaient les premières à réclamer leur part de

l'horrible festin, où l'on dévorait les guerriers ennemis dont elles avaient été les compagnes, *menant sur eux bien petit deuil*, dit naïvement le bon Lery (1). Quelque chose de semblable, mais de moins horrible, se passe encore de nos jours, et c'est en frémissant que les voyageurs nous le rapportent : les femmes de la Nouvelle-Zélande couvrent d'épouvantables cris de joie ceux des vainqueurs lorsqu'une victime est immolée. Mais détournons notre pensée de semblables tableaux, ils appartiennent bien plus aux sanglans mystères de la vie du guerrier qu'à la destinée primitive de la femme; et si elle partage la joie de ces fêtes, c'est à elle qu'on doit bientôt de les voir cesser.

Une chose merveilleuse apparaît encore dans l'histoire de la femme, durant les premières périodes de l'enfance des sociétés : certaines vertus, bases d'une portion de notre ordre social, sont complètement ignorées au désert, et elles naissent tout à coup du contact des sauvages avec les Européens. Les Caraïbes n'avaient point de mot pour exprimer la pudeur, mais la pudeur était cachée dans leur ame, et elles disaient naïvement, en se voilant de leurs longs cheveux : « Étrangers, « c'est au front qu'il faut nous regarder. » Le développement du même sentiment moral a été observé chez les femmes de la Nouvelle-Hollande. Aussitôt que cette vertu est née, que la femme des forêts rougit de sa nudité à la voix de l'homme civilisé, comme Ève sentit la honte avec sa faute, une grande loi de l'ordre social est dévoilée. Mais, dans ce progrès de la société naissante, de nouvaux devoirs et de nouvelles souffrances sont imposés à la femme ; il semble qu'elle doive conquérir, par ses misères, tous les perfectionnemens auxquels le genre humain est appelé.

Dans cette période de l'état social, l'admiration pour un être qui lui paraît supérieur, développe chez la femme une élé-

[1] Il faut dire, cependant, que ce vieux voyageur du quinzième siècle, n'a pas pénétré assez profondément dans l'organisation de ces peuples, pour savoir s'il n'y avait pas dans cet horrible coutume quelques idées mystérieuses tenant à la religion.

vation nouvelle, un sentiment presque divin, plus fort que l'amour de la terre, et qui ne saurait avoir de nom parmi nous. A mon gré, cette exaltation passionnée qui s'est emparée de quelques femmes de tribus indiennes pour des Européens, est une des preuves les plus grandes de la haute destinée à laquelle est appelée la femme dans une société avancée. Elle cherche la supériorité des facultés de l'ame, comme une patrie nouvelle dans un monde moral ignoré. C'est sans hésiter qu'elle sacrifie sa vie, si celui qui l'a aimée veut la fuir; elle comprend qu'après une telle initiation il ne lui reste plus qu'à mourir. Marina, Pocahontas, la jeune fille qui accompagna Vancouver, Paraguassou, dont les compagnes se noyèrent en suivant Alvarez, offrent autant d'exemples de ce dévouement, qui est presque une religion.

Pour terminer en peu de mot ce coup d'œil rapide sur le sort de la femme dans l'enfance des sociétés, je dirai qu'à l'examiner attentivement, ce qu'il présente d'horrible ou d'humiliant, tient à la force brutale dont l'homme lui-même est alors la première victime. Il est facile de voir que, dans cet état d'abaissement, une voix intérieure la convie incessamment à de nouvelles destinées, et qu'elle en a peut-être le sentiment avant l'homme, puisque la plupart du temps c'est elle qui demande d'abord à la terre ces fleurs et ces fruits que dédaigne le chasseur. Non, on ne peut se figurer les merveilles qu'opère au milieu d'une horde sauvage, une parole de compassion et de paix, quand tout respire le meurtre et le sang. Cette parole, c'est la femme qui la dit, et bientôt elle prend plus de puissance, à mesure qu'elle est plus souvent entendue. Qui peut dire tout son pouvoir? les siècles en ont été changés, et c'est par la condition des femmes qu'on pourrait maintenant examiner la civilisation des peuples.

FERDINAND DENIS.